

Médiations et transmissions

(conclusions du colloque A.F.C.C.C.
du 5 octobre 1985)

René KAËS

Transmission et ruptures

Une première remarque sur le calendrier des manifestations, récentes ou prochaines, qui ont pour thème la question de la *transmission*. Leur fréquence et leur variété nous disent quelque chose de notre désarroi devant cette interrogation fort consciente : que transmettre à nos enfants, à nos étudiants, à la génération qui vient ? Elle nous interpelle par delà les avatars répétitifs des hiatus entre chaque génération. La fracture s'est annoncée en 1968 et nous n'avons pas fini d'en développer ou d'en colmater les effets. Nous-mêmes nous retournons vers ce dont nous avons hérité, et que peut-être nous avons acquis. Mais nous savons bien que, à côté de ces interrogations conscientes et en rapport avec elles, un autre réseau de questions, auxquelles nous donne accès l'expérience de l'inconscient, nous travaille : et ceci concerne ce qui se transmet de l'inconscient, de ses processus et de ses formations, à travers le jeu des générations ou dans l'échange des relations de groupe, de couple et d'institution. Nous sommes, avec la transmission, à la fois dans une question qui concerne le temps (il n'y a pas de transmission hors du temps) et qui ne concerne pas la temporalité linéaire, puisque nous sommes soumis aux effets de l'après-coup.

Il resterait à préciser en quoi cette question est l'une de celles qui font notre *modernité*. J'entends par là que nous sommes convoqués — et les références cliniques de cette journée l'attestent — sur la dimension des fractures, des ruptures auxquelles nous sommes soumis ou que nous provoquons, et sur la dimension des tentatives que nous faisons, volontairement ou non, pour soigner, penser, ponter, mentaliser ce qui s'est rompu. Cet intérêt constant pour la transmission émerge dans un

moment de notre histoire qui nous confronte à un ensemble de discontinuités psychiques, sociales, culturelles, éthiques. Dans ces écarts, nous devons penser ce qui se transmet et ce qui achoppe entre ou à travers les générations, les sexes et les cultures. Nous sommes confrontés à remanier les significations rompues quant à ces deux différences fondamentales, la génération et le sexe, qui nous inscrivent dans une constellation humaine. A ces deux différences qui organisent le triangle fondamental du désir s'articule celle qui reste à penser avec une certaine urgence dans le champ de la réalité psychique : la différence culturelle. A l'occasion de cette différence se joue un enjeu original de la transmission ; celui des identifications par exemple chez les sujets qui ont eu à vivre une rupture culturelle profonde : immigration, transplantation, exil...

Que la question de la transmission soit liée à la modernité n'est pas nouveau, puisque chaque génération, à différentes périodes de l'histoire, connaît des ruptures dans l'ordre culturel et social. Chaque époque vit sa modernité comme la question d'une rupture et d'une transmission, par-delà la rupture des modèles, du lien des systèmes de représentation, des modèles de gestion du désir et de la défense. Mais il y a des moments où une « conception du monde », pour dire les choses assez globalement, bascule, et avec elle notre conception de nous-mêmes.

En voici deux exemples : lorsque, au milieu du XVIII^e siècle, trente ans avant la Révolution française, Buffon écrit son *Histoire naturelle de l'homme*, il introduit la notion de dégénérescence ; il forge cette notion pour donner une réponse à la question de la transmission et des transformations des caractères acquis comme alternative à la théorie de la génération spontanée. Il pense cette notion d'emblée en termes d'écart à un modèle idéal : l'homme occidental serait l'homme à partir duquel une dégénérescence s'est produite, ce dont attesterait la situation des peuples primitifs. A partir de cette notion, il est possible de penser autrement la transmission des caractères physiques et moraux dans la chaîne des générations et entre les civilisations. La modernité de cette conception est dans la place qu'elle occupe, au siècle des Lumières, pour tenter de penser les grandes ruptures produites par les grandes découvertes. Un siècle plus tard, au moment de l'essor industriel et urbain, B.A. Morel, dans un champ différent, celui de la vie psychique, fonde avec la théorie de la dégénérescence la psychiatrie moderne. Ce débat sur l'hérédité organisera les recherches de Freud sur l'étiologie de la névrose : qu'est-ce qui se transmet par l'hérédité biologique, par celle de la morale (B.A. Morel), et par celle de la psyché ? Des *Études sur l'hystérie* à la rédaction de l'analyse de *Dora*, pendant dix ans, Freud discute cette question.

Qu'est-ce que le psychique gère pour le social et réciproquement ?

Au cours de cette journée, nous avons retrouvé le débat sur ce triple déterminisme : biologique, social (moral) et psychique. Nous avons tenté

de situer la logique propre des processus et des objets de la transmission psychique, et notamment celle qui nous est proposée par la psychanalyse. Mais chaque fois qu'il y a rupture dans les modèles de la transmission, nous sommes confrontés à des dimensions qui nous conduisent à interroger les bordures du champ psychique, les bordures biologiques et sociales. La tentative de penser la transmission aujourd'hui est de penser le rapport de l'ensemble social et du sujet singulier sous l'aspect de l'économie psychique.

Ces économies suivent une logique différente. La logique de la génération et de la transmission sociale suit une logique qui ne peut pas se confondre avec la logique inconsciente du désir de transmettre, de la culpabilité à transmettre, de la transgression à transmettre. Cette double économie croisée de l'ensemble et du sujet singulier comporte cependant des points de connexions. Il eût été intéressant aujourd'hui de travailler avec le modèle, proposé naguère par Piera Aulagnier, du *contrat narcissique* ; c'est un modèle qui permet l'articulation de cette double économie de l'ensemble social et du sujet singulier. Cette économie s'exprime dans les termes de la gestion d'un niveau par un autre, en termes d'épargne, de placement et de déplacement. Elle s'exprime aussi en terme d'interdépendance (inconsciente) des niveaux de l'ensemble social et du sujet singulier, du point de vue des processus et des formations psychiques.

Je voudrais donner de cette articulation entre l'économie de l'ensemble et celle du sujet singulier un exemple, à plus d'un titre douloureux, auquel j'ai été confronté cet été lors d'une visite en Argentine. A plusieurs reprises au cours de cette journée j'ai pensé aux conditions de l'élaboration psychique du deuil des personnes disparues sous le régime dictatorial. Il s'agit de disparus politiques, et non de disparus dans une catastrophe naturelle ou dans un accident aérien ou maritime. Bien entendu, la disparition confronte les survivants au deuil partiel de la situation antérieure : rien ne sera jamais plus comme avant. Mais la question qui se pose en Argentine est autre, et elle concerne le rapport entre les générations. Pour un descendant qu'est-ce qu'un disparu qui ne peut être déclaré mort avec une parole de vérité prononcée sur cette mort ? S'il est déclaré mort, qui le décide ? Et s'il revenait ? L'impossibilité de conduire un véritable travail de deuil en l'absence d'une inscription sociale et politique de la disparition nous confronte à cette question : est-il possible de faire un deuil strictement privé, ou est-ce que tout deuil, pour être le travail psychique le plus intime, n'implique pas justement la reprise du côté social de l'inscription de la mort et la mise à disposition du sujet endeuillé non seulement de signifiants mais de rites à travers lesquels la transmission de génération en génération puisse se faire, non pas sur le mode de l'encryptement ou du fantôme, mais sur le mode de la transmission de l'objet perdu, c'est-à-dire de l'héritage ? A l'échelle d'une société, une question se pose, à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés, et qui concerne l'articulation de l'économie psychique de l'ensemble social et de l'économie psychique du sujet singulier : qu'est-ce que l'un gère pour l'autre et réciproquement ?

Dans cette perspective, le groupe, et précisément ce que j'ai appelé

un *appareil psychique groupal*, est un appareil de liaison, d'échange et de transmission. C'est un appareil de mise à disposition de signifiants, de systèmes d'identifications, de métadéfenses : c'est cela qui se transmet par le groupe, et c'est cela que le groupe, famille ou groupe non familial, lorsqu'il réunit des sujets singuliers, permet de réactualiser, de dramatiser, de soigner, de faire venir à la conscience¹.

L'économie de la transmission familiale pourrait être éclairée si nous la confrontons à l'économie de la transmission par la voie du groupe. J'ai essayé dans un travail récent d'opposer et d'articuler la filiation familiale à l'affiliation groupale; essayé de montrer comment ce qui ne peut pas se jouer, notamment au moment de l'adolescence, est, pour chacun d'entre nous, remis en jeu au moment de nos adhésions à des groupes ou à des institutions : comment ce qui reste en stase dans la filiation familiale se rejoue et se redistribue dans le mouvement groupal. Il y a dans le rapport entre ce qui s'est mis en jeu dans la lignée familiale sur le plan diachronique et ce qui peut être repris dans la synchronie groupale beaucoup plus qu'une vue théorique sur la gestion de l'économie de l'ensemble et de l'économie du sujet singulier; il y a là un dispositif méthodologique apte à mettre en évidence les enjeux psychiques, les processus et les objets de la transmission, y compris leur pathologie.

Médiation, transmission et fantasme d'immédiateté

A plusieurs reprises au cours de cette journée, il a été question des médiations : depuis les médiations techniques jusqu'aux objets intermédiaires entre deux ordres de réalité. Par exemple, la recherche sur la fratrie peut s'entendre comme une recherche sur la fonction articulaire d'une formation originale, entre la transmission diachronique et la transmission synchronique, à la croisée de la famille et du groupe. La fratrie n'est pas seulement porteuse de l'avenir social de la famille, comme le rappelait Martine Chaudron : elle est porteuse de son avenir psychique, de ses objets transgénérationnels. La recherche sur les objets transgénérationnels et sur les modalités de l'identification est elle aussi une recherche sur les processus de médiation. Inévitablement la recherche sur la transmission nous confronte à la médiation et à la fonction intermédiaire. En fait, comme le dit Freud, l'intermédiaire n'a pas de réalité psychique, mais sans lui celle-ci ne peut se constituer. La transmission nous place en ce lieu d'échange et de passage, entre le passé du groupe et le devenir du sujet.

A propos de la technique du génogramme, dont Évelyne Lemaire nous a indiqué un usage créatif², dans l'aire transitionnelle, nous voyons bien que c'est une médiation ouverte à la manifestation de la réalité psychique — et qui comme toute technique peut devenir objectivante et prendre la place de la réalité psychique; je me suis demandé si, dans l'approche de ce qui est en jeu dans la transmission intergénérationnelle, quelque chose échapperait tellement à la représentation psychique qu'il faille avoir recours à une représentation imageante, ici

comparable à l'usage du *squiggle*. Je me suis aussi posé cette question en écoutant Jean Guyotat. Ce qui échappe, est-ce ce qu'a si fortement analysé ce matin Guy Rosolato : la destruction qui porte sur le père et qui n'apparaît pas en direct? Ou la culpabilité, c'est-à-dire ce qui laisse la trace d'une coupure dans la lignée, et dont les descendants peuvent se sentir responsables — si le groupe n'en assure pas, pour une part, la gestion?

Le travail de la médiation, sur les intermédiaires et les médiats, souligne en outre ce que le propos inaugural de A. de Mijolla comportait en matière d'avertissement à quiconque penserait, dans l'omnipotence, avoir un accès direct à ce qui, dans la transmission, demeure caché, voilé, secret — et doit le demeurer. Si sur ce travail de la patience, «du mot à mot des souvenirs et des associations», il y a lieu d'insister, c'est, me semble-t-il, en raison de ce que la transmission nous confronte à l'absence de médiation, au fantasme d'une immédiateté. Fantasme d'une immédiateté qui transparait dans la pathologie du fantôme, cet «encore déjà là» qui nous empêche de vivre. Nous avons toujours affaire à un moment ou à un autre à cette représentation de la toute-puissance immédiate de la transmission. Elle a sous-tendu le débat que nous avons eu ce matin sur la communication directe d'inconscient à inconscient, et l'exposé de Claude Nachin a fourni à notre interrogation des repères précieux.

Par où ça passe?

Un dernier mot : «Par où ça passe?», nous sommes-nous demandé tout au long de cette journée, et comment s'effectue le lien?

Ça passe certainement par la violence. Violence dans la transmission. Un des premiers appareils qui régule les rapports de transmission est ce que Freud a décrit comme le pare-excitation. Il s'agit d'un appareil de médiation, intermédiaire, réglant la violence des transmissions intrapsychiques et la violence des transmissions avec l'extérieur. Il y aurait lieu de prolonger l'interrogation de cette journée sur la position du Moi dans le processus de la transmission. En effet, la pare-excitation est le premier modèle de fonctionnement du Moi.

Quant aux liens, ce dont Alberto Eiguer nous a entretenus, peut-être devrions-nous distinguer entre des liens *médiatisés* — et c'est dans ce registre que l'intergénérationnel pourrait peut-être s'inscrire — et les liens *non médiatisés* — et c'est peut-être dans ce registre, où il n'y a pas de reprise du côté du sujet, que pourraient s'inscrire le registre du transgénérationnel ou les phénomènes synchroniques de télépathie et de transmission de pensée. En tout cas nous avons toujours affaire à la question : par où ça passe? et à cette question : est-ce que ça passe directement ou est-ce que ça passe par des médiations? L'exposé de Monique Ribes a souligné que c'est une question centrale, dès lors que nous mettons en place un dispositif thérapeutique et que nous nous mettons en position de recevoir une demande de psychothérapie : ce ne peut être que dans le transfert que l'intergénérationnel ou le transgé-

nérationnel peuvent se jouer. Encore faudra-t-il prendre en considération les caractéristiques du cadre de l'espace thérapeutique : mon sentiment est que la transmission, et ce qui achoppe dans le transgénérationnel et le transsubjectif, se joue sur les limites préalables au transfert. C'est aussi dans le registre du *négatif* — auquel nous n'avons peut-être pas assez porté attention — que s'établit l'essentiel de ce qui, de la transmission psychique, échappe à la représentation et à notre vouloir.

René KLËS

1. A propos de l'appareil psychique groupal, il importe de conserver à cette construction son statut de fiction théorique. Je ne peux suivre ceux qui en font un usage réaliste et quelquefois réifiant.

2. Nous rappelons au lecteur qu'il trouvera l'article d'É. Lemaire-Arnaud, «Utilité du génogramme pour la mise au jour des phénomènes transgénérationnels», dans le numéro 89 de *Dialogue*, 3^e trimestre 1985 (N.D.L.R.).